

Les Temps neufs d'UNIVERS ZERO



Trente ans d'existence, pour un groupe, ça se fête ; même avec des périodes d'absentéisme dans l'emploi du temps ! Réactivé uniquement sur disque depuis 1998, UNIVERS ZERO, groupe phare des musiques progressives contemporaines, allait-il célébrer l'événement avec la seule parution du CD *Implosion*, paru en mai chez Cuneiform Records (voir TRAVERSES n°15) ? Non, il a finalement et contre toute attente retrouvé le chemin de la scène. Ce n'est peut-être plus tout à fait le même UNIVERS ZERO (encore que...), mais il n'a cependant rien perdu de sa créativité, de sa force et de ses convictions. TRAVERSES a suivi quelques étapes de son retour «live», non sans interroger son mentor, Daniel DENIS, sur cette actualité incandescente.

The Live Quest

Il y a encore un an et demi, la perspective de faire tourner UNIVERS ZERO sur scène était chose encore assez impensable. Mais il y a eu la rencontre de Daniel DENIS avec le vidéaste Philippe SEYNAEVE, avec lequel il a conçu en 2003 un spectacle qui est passé par le Forum des Images, à Paris : sur une projection vidéo de SEYNAEVE, DENIS jouait de la batterie par-dessus une bande musicale constituée d'extraits de l'album d'UNIVERS ZERO *Rhythmix* et de ce qui allait devenir *Implosion*. Epaulé par le joueur de basson Michel BERCKMANS, fidèle compagnon des premières heures du groupe, Daniel DENIS parvint à trouver les musiciens aptes à jouer sa musique : le bassiste français Eric PLANTAIN, déjà présent sur les deux disques cités plus haut, et les Belges Peter VANDERBERGHE (claviers), Kurt BUDE (clarinette) et Martin LAUWERS (violin). Pas de doute, on allait bel et bien avoir affaire à un ensemble de «rock de chambre». Mais la grande nouveauté de ce retour, c'est qu'au son UNIVERS ZERO ajoute l'image, en l'occurrence celle de Philippe SEYNAEVE. Le rock de chambre multimédia, qui l'eut cru ?

Après un premier concert au Freakshow Artrock festival de Wurzburg, en Allemagne, le 12 juin 2004, UNIVERS ZERO se prépare à effectuer son retour en France le 24 juin dans la petite salle du Triton, aux Lilas, dans le cadre du festival Les Tritonales. Le concert affiche complet depuis quelques jours. Loin de n'être constitué que d'afficionados français, le public émane des quatre coins du globe ou presque. Même le directeur du label américain Cuneiform Records, Steve FEIGENBAUM, et sa collègue en relations publiques Joyce, ont fait le déplacement pour l'occasion et avaient du mal, comme beaucoup (l'équipe de TRAVERSES y compris, y a pas de raison !), à cacher leur impatience à l'idée de voir enfin sur scène leur meilleur poulain en termes de ventes discographiques. La tenue de ce concert revêt bien vite des allures de célébration rituelle. Le groupe est attendu au tournant, mais pas avec cette morgue dubitative qu'affichent parfois lors de soirées promotionnelles certains officiels de la presse, mais avec cette ferveur, cette foi dont on est habités à l'occasion d'une résurrection que l'on sait grandiose.

C'est sur la bande préenregistrée de *Partch X-Ray*, l'une des plus étranges pièces du dernier album, *Implosion*, que démarre le concert, alors que les musiciens arrivent peu à peu sur scène, basson, clarinette et violon en tête. Tout le monde est enfin installé et prêt sur scène, la salle retient son souffle : c'est la cultissime pièce montée *Dense* qui démarre les hostilités. Dès les premières notes, un contact vibratoire, une osmose, se crée entre les musiciens et le public, d'abord ahuri par ce

retour de notes d'un autre temps, puis en état d'exaltation. On avait beau savoir que le répertoire de cette nouvelle formation avait gardé quelques vestiges du passé, on ne s'attendait pas à être accueilli de la sorte. Un autre extrait du disque *Ceux du dehors*, *Bonjour chez vous*, prolonge l'effet «machine à remonter le temps», histoire de dire aux néophytes d'où vient la musique de l'UNIVERS ZERO actuel. Puis c'est le tour du très inattendu *Electronika Mambo-Musette*, repêché du second album solo de Daniel DENIS, *Les Eaux troubles*. Le clarinetiste et le violoniste en profitent pour montrer de quoi ils sont capables, et leurs escapades à consonances parfois free jazz procurent de nouveaux élans aux compositions. Certaines sont introduites par l'une de ces piécettes faites à partir de samples qui garnissent l'album *Implosion*. Il règne une grande concentration sur scène : le répertoire est encore nouveau pour les musiciens (hormis BERCKMANS), mais la mise en place, bien que délicate, n'a rien de laborieux. Et Daniel DENIS capte l'attention de la majorité des auditeurs par l'aisance, la profusion et la fluidité de son jeu. Le pianiste Peter VANDERBERGHE profite de l'interprétation de *Civic Circus* pour faire le pitre à l'occasion d'un solo qui débouche on ne sait où... Effet comique volontaire ou pas, peu importe, on reprend tranquillement le thème là où on l'avait laissé ; la décontraction est de mise malgré la complexité des compositions. Et c'est l'hypnotique *Xenantaya*, une autre pièce marquante de l'album *The Hard Quest*, qui achève brillamment ce premier set en forme de retour puis de descente dans le temps.

Après avoir été introduit par la *Zorgh March de Rhythmix*, le second set fait la part belle à l'album *Implosion* : un éblouissant solo de batterie annonce *Falling Rain Dance*, une pause acoustique, sans Daniel DENIS, est offerte avec la variation sur *Melotronic* et la plus longue pièce du disque, la bien nommée *Méandres*, connaît encore de nouveaux prolongements. Est-ce la fin ? Non, puisque *Kermesse atomique* est revisitée avec puissance, de même qu'un autre rescapé des anciens temps, *Toujours plus à l'Est*. Ce coup-ci, la fin est sonnée. Mais le public, transporté bien haut, en redemande. En guise de premier rappel, UZ choisit de jouer *Out of Space 4*, mystérieusement complété par un morceau en forme de marche funèbre... Mais les spectateurs ne sont pas rassasiés. *La Faulx* est réclamée en divers coins de la salle, sans aucun espoir de retour, et c'est finalement avec le sinistre *Terres noires* (de *Rhythmix*) qu'UNIVERS ZERO prend congé du public du Triton, qui mettra un certain temps pour atterrir et se remettre de l'expérience qui vient de lui être soumise. Ceux qui n'étaient pas là n'avaient plus qu'à le regretter amèrement...

... mais pas nécessairement pour longtemps, puisque UNIVERS ZERO avait une autre date française programmée, à savoir au festival MIMI

de Marseille le 30 juillet. (Entre temps, les Belges ont notamment enflammé le rendez-vous annuel américain des amateurs de musiques progressives, le fameux NEARfest de Pennsylvanie, pour lequel ils ont présenté le même répertoire qu'au Triton, cette fois-ci joué d'une traite !) Le festival MIMI, comme c'est désormais l'habitude, se tenait dans l'enceinte de l'Hôpital Caroline, sur les Iles du Frioul. Daniel DENIS et son équipe étaient programmés dans le cadre de «la Nuit des habillés en noir», avec le pertinent groupe français KATZ à la même affiche. Voir UNIVERS ZERO jouer en plein air dans un décor naturel de ruines romaines est indubitablement une expérience différente d'un show en salle close et exigüe. Hélas !, la compagnie de navettes nautiques seule susceptible de ramener le public du festival sur la terre ferme décide ce soir-là d'avancer l'horaire de la dernière navette, obligeant UNIVERS ZERO à réduire le temps de sa performance : une heure seulement. A cela s'ajoutent des caprices de la technique qui contraignent le groupe à se passer des projections vidéo de Philippe SEYNAEVE. C'est donc un UNIVERS ZERO «nu» qui joue devant le public du MIMI mais qui, assez vite, sait faire abstraction du handicap visuel et livre un show certes concis mais de plus en plus «régler». Beaucoup de morceaux ont dû être supprimés de la set-list ce soir-là, mais les anciennes pièces sont évidemment toutes préservées (*Dense, Bonjour chez vous, Electronika Mambo-Musette, Toujours plus à l'Est*), au point de constituer la plus large partie du concert, complété par un morceau de chacun des trois derniers albums (*Xenantaya, Falling Rain Dance, et Terres noires*). C'aurait pu être un bon résumé pour un documentaire télé...



Daniel DENIS

L'Allemagne, la Hollande, La France, Les États-Unis... Pour son retour, UNIVERS ZERO a voyagé mais ne pouvait manquer de ressentir une légère frustration... il n'avait en effet pas encore joué dans son propre pays, la Belgique ! Ce fut enfin chose faite ce 23 octobre dernier dans la petite localité de Braine-le-Comte, dans laquelle était organisé... un «Festival Prog» ! Si les festivals de rock progressif sont connus dans l'hexagone pour leur étroitesse de programmation (du hard-prog, du néo-prog, du hard-prog, du néo-prog...), celui-ci, organisé par la structure Alter-Ego, a fait en comparaison preuve d'une saine et pertinente ouverture d'esprit. Présenté en vedette, UNIVERS ZERO y était programmé aux côtés d'un groupe tendance symphonico-folk-revival-70's (MADELGAIRE, au demeurant initiateur de ce festival), d'un groupe orienté hard FM (KEN'S NOVEL) et, plus étonnant, d'un groupe italien qui a délivré une splendide musique de chambre contemporaine acoustique, GATTO MARTE. Daniel DENIS a du reste accompagné ce groupe aux percussions sur plusieurs morceaux, livrant un jeu différent de celui qu'il a dans UNIVERS ZERO, mais pas moins subtil et recherché. La salle «Baudoin IV», assez spacieuse, a permis d'apprécier pleinement le spectacle vidéo concocté par Philippe SEYNAEVE, qui a su véritablement révéler de nouvelles dimensions à la musique de Daniel DENIS : outre des images de la série *Le Prisonnier* sur *Bonjour chez vous*, des photos de pyramides pour *Xenantaya*, ou encore des séquences vidéo du groupe en live mais provenant d'un autre concert, il y eut de nombreuses abstractions visuelles d'une beauté subjugante qui n'a fait qu'accroître le vertige émotionnel qui se dégage de la musique d'UNIVERS ZERO. Ce dernier a du reste livré un set presque aussi long qu'au Triton (à trois morceaux près), servi par un son plus gonflé mais toujours finement travaillé. Le groupe n'a fait que confirmer son aisance au fur et à mesure des concerts et a imposé sa marque, et ce, devant un public pas forcément acquis à sa cause et passablement assoupi du fait de l'heure tardive de sa prestation (pas loin de minuit !). Saluons donc l'association Alter-Ego pour sa programmation perspicace qui, espérons-le, a enrichi les auditeurs qui ne connaissaient encore rien de cette musique. Une semaine après, c'était au tour du festival Audi Jazz de programmer UNIVERS ZERO. Ouf ! Même tardive, la reconnaissance du milieu musical belge pour le groupe de Daniel DENIS a eut lieu ! Il reste à espérer que la route ainsi tracée se prolongera vers d'autres horizons...

Stéphane Fougère

Avec *Rhythmix*, tu avais déjà exploité l'idée de chercher de nouvelles couleurs, d'intégrer des instruments qui n'avaient pas encore été utilisés. Tu as manifestement choisi le même chemin pour *Implosion* ?

Daniel DENIS : Oui, j'ai profité du fait qu'UNIVERS ZERO n'existait pas en tant que tel sur scène pour composer des pièces avec lesquelles je pouvais utiliser tel ou tel instrument pour créer une variété de couleurs et de climats le plus large possible. C'est dans cette conception qu'a été fait *Rhythmix*, plus encore que *The Hard Quest*, et *Implosion* en est la continuation. Cela dit, il y a eu la frustration de ne pas pouvoir exécuter ces nouveaux morceaux sur scène, et plusieurs événements ont déclenché cette envie de reprendre la scène. D'abord, il y a eu le NEARfest qui, depuis trois/quatre ans, essayait de me casser les pieds (rires) pour que je reforme quelque chose et aller jouer là-bas, aux États-Unis. Puis j'en ai parlé à Michel BERCKMANS, qui trouvait que c'était une bonne idée de rechercher des musiciens et de faire vivre le groupe sur scène. J'ai eu beaucoup de chance de trouver ceux qui forment le groupe actuel. Ils sont excellents et l'ambiance est très bonne.

A part Michel BERCKMANS et Eric PLANTAIN, qui ont déjà joué sur les albums récents, les autres musiciens recrutés pour la scène sont différents de ceux qui ont participé aux derniers disques.

D.D. : Ils sont différents en effet, vu que les musiciens que j'avais choisis pour les albums n'étaient pas forcément disponibles pour jouer sur scène du fait d'un emploi du temps très serré ou n'étaient pas spécialement intéressés de jouer sur scène. Il a fallu trouver une nouvelle équipe. Elle est là, et je crois qu'on pourra aller maintenant assez loin en termes de futurs projets.

La formation telle qu'elle se présente te suffit-elle, ou penses-tu intégrer d'autres instruments ?

D.D. : On a fait cinq concerts cet été, on s'achemine maintenant vers un creux. On va réfléchir et tirer un bilan de tout ce qui s'est passé (il sera très positif puisque tout s'est très bien passé, à part quelques problèmes techniques, mais bon...) et essayer d'évoluer, trouver de quoi avancer. Mais en ce qui concerne les musiciens, oui, on détient une bonne équipe. Si dans l'avenir il y a des projets nécessitant d'autres musiciens, ça peut toujours se faire. Cela dit, je pense que la formation se suffit à elle-même. De plus, au départ, j'ai eu un petit dilemme puisque, jusqu'ici, UNIVERS ZERO a connu deux grosses périodes : l'une avec besson, et l'autre avec la clarinette. Donc, que faire ? Michel étant là, la question ne se posait pas, mais je me suis dit que la clarinette allait manquer dans l'adaptation de certains morceaux. Alors j'ai opté ET pour le besson ET pour la clarinette.

Je crois effectivement que ces deux instruments n'avaient pas encore été combinés dans UNIVERS ZERO ?

D.D. : Pas que je sache. Donc ça fait six musiciens, ce qui fait beaucoup en termes d'organisation, de déplacements, etc. De plus, il y a Philippe SAYNAEVE, à qui j'ai demandé de faire des images vidéo, en complément de la musique, plus deux techniciens, ce qui fait neuf personnes sur la route.

Rouages

Comment le répertoire scénique a-t-il été déterminé ?

D.D. : Je n'ai pas retenu trop d'anciennes pièces parce que je ne pense pas avoir un tempérament assez nostalgique pour ne jouer que des vieux morceaux. Je n'ai choisi que des pièces représentatives de l'époque comme *Dense*, *Toujours plus à l'est* et *Bonjour chez vous*, que j'ai trouvés intéressants de réorchestrer pour les six musiciens, et je m'en suis tenu là. Mais il était plus intéressant de jouer des pièces des trois derniers disques parce que sur un CD on ne peut propulser une énergie, une intensité qu'il peut y avoir sur scène. J'espère que dans un futur proche on pourra faire un CD live, voire un DVD.

L'une des caractéristiques d'*Implosion* est la présence récurrente de petites pièces ne dépassant pas la minute. C'est assez nouveau chez UNIVERS ZERO !

D.D. : Oui, ces pièces peuvent s'écouter séparément des autres. Je voulais trouver des petits climats. J'ai beaucoup travaillé le sampler (mon passage dans ART ZOYD m'a donné certaines idées) pour ces pièces qui forment des passerelles entre les autres morceaux et qui donnent une globalité au disque. C'est un peu comme si le disque entier n'était formé que d'une seule longue pièce. Il n'a pas été facile de souder tout ça parce que les morceaux ont des climats bien différents les uns des

autres, et c'est pourquoi j'ai eu l'idée d'intégrer ces petites pièces dont certaines sont faites uniquement au sampler. C'est une forme de composition que je n'avais jamais faite auparavant et que je trouve intéressante. Utiliser le sampler d'une manière équilibrée permet de donner un autre son qu'on ne peut obtenir avec des instruments acoustiques, et ça ouvre d'autres dimensions.

Certains morceaux combinent du reste instruments acoustiques et sampler. Je pense à Partch's X-Ray...

D.D. : Il y a très peu de vrais instruments sur ce morceau, mais il y en a quand même, oui. J'essaie toujours que les sons de sampler partent d'un son organique, chaud, physique, sinon on peut utiliser cela pour créer des climats très froids, mais je ne pense pas que ce soit le cas. C'est une forme de travail qui m'intéresse beaucoup, même s'il m'est arrivé de dire que j'avais quelque difficulté à me mettre aux nouvelles technologies. Ça reste encore difficile, mais découvrir de nouvelles possibilités, ça fascine toujours...

L'exploitation du sampler t'a donc permis d'explorer des climats inédits ?

D.D. : Tout à fait. Mais il n'y a jamais d'idée précise au départ. Je pars d'un son, je le transforme et spontanément je trouve des idées. C'est comme ça que ça se construit ; ce n'est pas prémédité. Du reste, les morceaux que je compose sont rarement pensés à l'avance. Ça part d'une phrase mélodique, d'une rythmique, d'un son, et ça devient un morceau. Je n'ai pas procédé ainsi à l'époque pour des morceaux comme *La Faulx*, où, là, je voulais faire une succession d'images bien typées. Sinon, ça part d'une étincelle... Le plus difficile, c'est de trouver les développements (rires).

Miroirs

En ce qui concerne les méthodes de composition, t'es-tu inspiré de travaux de musiciens contemporains ?

D.D. : Je me suis rendu compte que j'écoutais de moins en moins de musique... Mais c'est une évolution de ce qui s'est fait avant. Il y a toujours des choses qu'on écoute et qu'on retient, et on se dit que ce serait intéressant de travailler dans cette direction, mais ce n'est pas flagrant. C'est plutôt le fruit d'influences emmagasinées et qui ressortent.

Quand même, Partch's X-Ray, c'est un hommage à Harry PARTCH ?

D.D. : J'ai utilisé des sons, que j'ai transformés, d'une pièce qu'il avait faite. Sa vision de la musique m'intéresse, comme celle de CAPTAIN BEEFHEART. Il a trouvé une autre manière de concevoir la musique, et j'ai un peu suivi ça. J'ai pris des samplers de larsen de guitare et j'en ai fait une espèce de masse sonore rythmique, avec un climat étrange. En fait, je ne sais pas comment j'ai fait ce morceau-là ; c'est parti d'un son ou deux et la spontanéité a joué, ce qui a donné ce morceau. J'aimerais en faire d'autres dans cet esprit et pouvoir les interpréter sur scène. Mais là, il faut du matériel important, plusieurs samplers, etc. Ça me plairait beaucoup de me diriger dans cette direction... Je ne souhaite pas non plus faire du ART ZOYD, qui est très porté sur les nouvelles technologies. J'aimerais plutôt marier cela avec les instruments acoustiques.

...quitte à intégrer un nouveau membre spécifiquement chargé de tout ce travail par ordinateur ?

D.D. : Ça pourrait être très intéressant d'autant que, comme je l'ai dit, je suis assez novice en la matière. Sur scène, on utilise le sampler de manière assez minimaliste, et j'aimerais bien trouver quelqu'un qui apporte toute cette couleur et cette technologie dans la musique.

Il y a aussi dans Implosion le cas de Mellotron, qui a fait l'objet de Variations...

D.D. : C'est parti du fait que j'avais fait plusieurs essais du morceau. Après avoir fait l'original tel qu'on l'entend sur le disque, j'ai fait d'autres versions sur ordinateur, et j'ai trouvé que ça pourrait donner quelque chose de bien en orchestrant différemment. Cela a donné une autre version plus acoustique. J'aime lancer l'idée d'un morceau qui peut fonctionner avec une autre orchestration, quelques changements. Un thème de morceau peut donner lieu à d'autres morceaux.

La particularité de cette variation, c'est qu'elle ne comporte aucun instrument de percussion, pas de batterie, ce qui n'est guère courant chez UNIVERS ZERO...

D.D. : Non, il y a quand même pas mal de morceaux où je ne joue pas de batterie. Du reste, j'ai toujours quelque difficulté à intégrer la batterie dans certains morceaux, car ils possèdent déjà une harmonie et une structure très compliquées, voire délicates, et ajouter une partie de batterie peut atrophier certaines richesses harmoniques et rendre parfois le

morceau plus terne. C'est pourquoi j'essaie sur disque d'utiliser la batterie plus comme une percussion. Je pense que ça s'accorde mieux dans ce contexte. Sur scène, c'est différent.

Affinité

Ton travail sur les nouvelles technologies a-t-il modifié ta vision du rôle de la batterie ?

D.D. : Tout à fait. Je me suis même dit qu'un jour je n'en jouerai peut-être plus... Bon, ce n'est pas demain la veille. Quand il arrive un moment où tu ne vois plus très bien comment faire évoluer ton instrument dans la musique que tu composes, tu peux envisager d'autres moyens. Ça ne doit pas être un blocage.

On voit déjà dans l'évolution de ton travail la volonté de se démarquer d'un son totalement rock...

D.D. : Oui mais, au risque de me contredire, j'aime encore beaucoup la batterie. Je viens du rock, après tout. S'il n'y a plus de place pour la batterie dans ma musique, celle-ci prendrait une autre tournure, ce qui me fait un peu peur parfois aussi parce que je trouve essentiel d'être passé par le rock. J'ai découvert la musique par HENDRIX, cette période-là, qui était super... UNIVERS ZERO a la réputation de faire du rock de chambre (on a un peu tout dit là-dessus), mais je crois que ces petits aspects rock sont plus propices à projeter une énergie, une expression que j'ai envie de voir exprimées dans la musique.

Tu ne te vois donc pas te diriger vers une musique totalement acoustique ?

D.D. : Non, mais tout dépend des contextes. Si un cinéaste ou un chorégraphe me demandait de composer du matériel musical, peut-être n'utiliserais-je pas la batterie. Dans le contexte d'UNIVERS ZERO, c'est différent. Je pourrais cela dit jouer du clavier sur scène, mais je ne sais pas si j'éprouverais l'aspect propulsion physique de la musique sans mon instrument de base.



Michel BERCKMANS, Kurt BUDÉ
Martin LAUWERS

C'est ce qui a dû te manquer un peu dans ART ZOYD !

D.D. : C'était une autre expérience. Je m'étais mis au service de leur musique. Je n'avais jamais vraiment exécuté la musique des autres (sauf pour PRESENT, mais j'étais à la batterie et j'imaginai tout moi-même, c'était assez libre). Dans ART ZOYD, la musique était très rigide et il fallait être très précis, très en phase avec les images des films diffusés simultanément. Ça te donne beaucoup de distance et te force à plus de maîtrise, d'auto-discipline ; tu appréhendes une autre conception de la musique, et tu apportes ce que tu peux apporter.

Est-ce qu'il n'y aurait pas possibilité pour UNIVERS ZERO, sur scène, d'intégrer une batterie et un set de percussions ?

D.D. : Oui, on pourrait même mélanger les deux. Le problème est toujours celui du budget. Il faudrait qu'on tourne, qu'il y ait des rentrées, et qu'on ait des subventions.

Rouages : Seconde Rotation

Parlons un peu maintenant de ce travail sur l'image vidéo, qui a je crois commencé avant la reformation d'UNIVERS ZERO puisque tu avais déjà travaillé pour un spectacle en duo avec Philippe SAY-NAEVE...

D.D. : Ça a commencé il y a à peu près trois ans, alors qu'on m'avait demandé de faire la musique d'une pièce de théâtre avec vidéo. Le projet n'a jamais vu le jour, mais j'ai vu ce qu'on pouvait obtenir avec la vidéo. Et j'ai eu l'opportunité d'avoir une commande d'ART ZOYD et de l'Ensemble MUSIQUES NOUVELLES, pour leur projet *Expérien-*

ces de Vol. Comme le projet se faisait avec de la vidéo tout du long de la pièce, j'ai demandé à Philippe SAYNAEVE si ça l'intéressait de créer des images là-dessus, ce qui fut le cas. De son côté, l'année suivante, il a eu une commande pour le Forum des images de Paris, et on a réédité cette expérience. Pour la reformation d'UNIVERS ZERO sur scène, j'ai voulu concevoir un spectacle plutôt qu'un simple concert, avec juste des musiciens qui jouent. Je n'ai pas demandé à Philippe d'illustrer la musique (chose que je ne voulais pas), mais de réagir en images par rapport à la musique. C'est comme si c'était un septième instrument...

Et c'est lui qui a choisi entièrement les images ?

D.D. : Disons que je lui ai parfois conseillé quelques idées, par rapport à ce qu'il faisait. On s'est consultés, et je lui ai fait entière confiance. Certaines personnes ne jugent pas l'image nécessaire. Je pense que c'est plutôt une bonne chose, il faut s'ouvrir à de nouvelles expériences sinon on n'évolue pas. Et puis l'auditeur/spectateur a ainsi une autre proposition de choix : ou il regarde les musiciens, ou il regarde la vidéo, ou il essaie de regarder les deux, ou il ferme les yeux !

Comment travaille-t-il sur scène ? Vraiment en direct ?

D.D. : Comme il avait tendance à suivre la musique structure par structure, je lui ai dit de se méfier parce que sur scène le tempo est toujours différent, il y a des moments où on rallonge ou on raccourcit les parties libres. Donc maintenant, il travaille vraiment d'une manière «live». Les images sont travaillées et structurées pour et selon les passages des morceaux, mais avec toujours la liberté de les arrêter ou d'en enclencher d'autres. Il fonctionne comme un ingénieur du son. Il a trois moniteurs, il prépare ses CD et il les lance, il les arrête en fonction... Au concert du Triton, il y avait des images où on nous voyait jouer, il nous avait filmés. Mais ce n'était pas des images prises sur le moment, elles avaient été filmées auparavant, plus tôt dans le concert, ou à un concert précédent.

Est-ce que tu n'aurais pas conçu les morceaux du dernier album en sachant qu'il y aurait un travail sur l'image par-dessus ?

D.D. : Non, parce que je crois que ça a dû se décider après que j'ai composé la plupart des morceaux. De toute façon, la musique d'UNIVERS ZERO a toujours, je pense, été pensée de manière imagée. Si j'avais dû faire les images par rapport à la musique, j'aurais peut-être illustré cela différemment. Mais c'est la vision de Philippe. Il avait des idées, et je me suis contenté d'insister sur le fait de ne pas illustrer la musique, de ne pas faire trop figuratif. De fait, il a choisi pas mal d'images abstraites, ce qui permet à l'auditeur d'imaginer d'autres images en plus.



ERIC PLANTAIN.
PETER VANDERBERGHE

Succès damné des Terres noires

Et l'intérêt a été aussi de proposer des images qui se démarquent des conceptions stéréotypées que l'on véhicule sur la musique d'UNIVERS ZERO, forcément gothique, sombre, etc.

D.D. : Complètement. Illustrer une musique, c'est l'enfermer dans une boîte. Alors que l'intérêt de cette musique-là est de donner l'occasion d'imaginer et de ressentir plein de choses. Elle n'est pas dirigée vers une vision exclusive, tout est permis. Elle peut aussi donner l'occasion à des gens qui n'écoutent pas spécialement ça de rentrer plus facilement dedans, à supposer qu'on ait envie de le faire. Cette musique est compliquée parce qu'elle est travaillée, pensée à l'extrême, oui, mais au départ elle est faite pour tous ceux qui veulent l'écouter. Ce n'est pas une musique d'initiés. Contrairement à ce que pensent certaines personnes, ce n'est pas une musique d'intellectuels. Je suis parfois attristé d'entendre ça. Cette musique est faite pour un maximum de gens. Malheureusement, on est filtrés par les médias. L'exclusion musicale existe, et depuis longtemps... Mais d'autres disciplines artisti-

ques, comme la chorégraphie, la danse, le cinéma, peuvent ouvrir des perspectives différentes à cette musique.

La chorégraphie serait une discipline que tu songerais à intégrer ?

D.D. : Oui, ce serait une expérience vraiment à tenter. ART ZOYD a bien fait sa réputation en travaillant sur un ballet de Roland PETIT (*Le Mariage du ciel et de l'enfer*). Ce n'était pas une chorégraphie fort contemporaine, mais ça leur a ouvert plein de portes et leur a donné l'opportunité de faire des choses très importantes. J'aimerais qu'il arrive la même chose à UNIVERS ZERO, que ça ne reste pas toujours dans un circuit fermé style «musiques parallèles», «musiques ceci ou cela...» Je suis très heureux que ça existe, mais il est bon également de s'ouvrir à d'autres domaines. J'espère qu'on aura la chance de connaître cela.



Il risque d'y avoir encore du chemin à faire pour que les gens comprennent qu'UNIVERS ZERO ne se réduit pas à ce qu'en montre les pochettes de ses deux premiers albums, à savoir une imagerie funèbre, déprimée ou déprimante, etc.

D.D. : Oui, on avait joué avec tout ça... C'était une manière de se démarquer de tout ce qui se passait. On a insisté là-dessus, parfois à tort. Ça nous a collé une image pas possible ! Mais c'était surtout de l'humour, ce que beaucoup n'ont pas compris. Pour faire la photo de la pochette d'*Hérésie*, on était pliés en quatre ! On rigolait... C'était aussi une manière de se révolter. On était jeunes aussi, on ne ferait plus ça. Et puis certains en rajoutaient une couche aussi !

Dans le public, il y en avait qui prenaient ça au second degré quand même ?

D.D. : Oui. Mais il n'y avait pas à l'époque le côté sain qu'il y a actuellement dans le groupe. Il y avait quand même un mal-être qui se dégageait, qui était projeté dans ce qu'on faisait... Ce n'était pas toujours heureux... Maintenant, la formation vit ça très sainement et tous les musiciens sont vraiment bien rentrés dans la musique, sans avoir besoin de générer un malaise. Faut quand même voir positif ; essayer du moins.

A Rebours

Abordons un peu ton parcours personnel, hors UNIVERS ZERO : je me souviens que tu as joué dans un disque du claviériste Alain ROCHETTE, sur lequel tu avais un jeu assez jazz. Est-ce une orientation que tu aimerais poursuivre ?

D.D. : Oui, ça me plairait beaucoup ! Malheureusement, le fait que je sois connu uniquement sous cette forme musicale qu'est UNIVERS ZERO fait penser à d'autres musiciens que je ne peux ou ne veux faire que ça, ce qui est une erreur. J'aimerais bien participer à des groupes de jazz contemporain. Bon, ça dépend lesquels ! Il y a certaines formes de jazz que je ne goûte pas trop, mais je suis tout à fait ouvert.

Tu m'avais parlé il y a quelque temps de ta participation à un groupe de rock «hendrixien». Qu'en est-il ?

D.D. : Oui. A un moment, il y a deux/trois ans, j'avais rencontré un guitariste en Belgique qui jouait du HENDRIX comme j'avais rarement vu ! On avait décidé de monter un trio... Mais on n'a jamais dû décrocher un seul concert ! Ça m'a amusé de jouer cette musique parce que, pour moi, le batteur de HENDRIX, Mitch MITCHELL, a été une de mes premières références et restera une grande référence de la batterie.

A un autre moment, j'ai donné un concert à une fête de la musique avec Jean-Luc MANDERLIER et Eric PLANTAIN : on avait repris des thèmes de ZAPPA, de McCoy TYNER... Tout ça, ce sont des projets éphémères, mais ça permet de se ressourcer. Mais ça me plairait de

rencontrer des gens qui connaissent un peu ma manière de jouer et qui pensent que je pourrais apporter quelque chose à ce qu'ils font. Pour l'instant, c'est vrai qu'UNIVERS ZERO me prend beaucoup de temps, mais plus en termes d'organisation, de prospection, et tout ce qui s'en suit, que de musique. Mais je pense avoir le temps de faire autre chose.

Méandres



Y a-t-il beaucoup de lieux en Belgique susceptibles d'accueillir la musique d'UNIVERS ZERO ?

D.D. : Non. Ma réponse ne te surprendra pas, je pense... Déjà, il y a la dimension du pays, qui n'est pas très grande. Et puis, j'ai envoyé des dossiers à Bruxelles, à

Gand, et beaucoup ne te répondent pas. C'est toujours dur à encaisser. Peut-être n'ai-je pas le tempérament d'un manager... C'est délicat de défendre sa propre musique. Par exemple, j'avais eu un contact avec un festival très important en Belgique, je lui ai écrit, et on m'a répondu «combien vendez-vous de disques en Belgique ?». Je ne comprends pas très bien...

Il m'avait pourtant semblé qu'on était dans une période où certains festivals s'ouvrent à plein de musiques. Du reste, on a fait en Hollande le

festival Music Meeting, où la programmation est presque exclusivement «world music», et le public a bien aimé ! Je crois que le public n'a pas autant de barrières que les organisateurs...

En revanche, il y a des lieux qui sont demandeurs...

D.D. : Il y en a ! Sur les cinq festivals qu'on a fait cet été, trois étaient demandeurs ; à commencer par le NEARfest, qui a mis le feu aux poudres. Sinon, c'est extrêmement dur de démarcher ; les «non-réponses» sont énormes.

Rêve cyclique

Penses-tu que la constitution d'un réseau qui serait l'équivalent de ce qu'a été Rock in Opposition est encore faisable ?

D.D. : Ce serait génial, mais dans un autre contexte, et sans le sous-bassement théorico-politique... Ce qui serait intéressant, c'est qu'une personne, ou un groupe de personnes, puisse prendre en mains des formations de la même mouvance, qui rencontrent les mêmes problèmes. Il y aurait moyen de faire un bon boulot. Je lance un appel... (rires) Il y a eu des ruptures de groupes par manque de management, de suivi, de concerts. Nous, on a en ce moment une équipe très enthousiaste, mais il faut qu'il y ait une continuation, un rythme, sans quoi une lassitude et un désintérêt peuvent naître. Après notre concert en octobre, il va falloir de nouveau prospecter, s'investir à fond là-dedans... Pendant que je fais ça, je ne fais pas de musique.

*Propos recueillis par Stéphane Fougère au festival MIMI, avec la participation de Sylvie Hamon et Thomas Chaussade
– Photos : Sylvie Hamon (juin, juillet et octobre 2004)*